

Comparer pour s'engager : Madeleine Riffaud et Margarete Buber-Neumann. Ecrits politiques, témoignages de guerre

Isabelle Mons

▶ **To cite this version:**

Isabelle Mons. Comparer pour s'engager : Madeleine Riffaud et Margarete Buber-Neumann. Ecrits politiques, témoignages de guerre. 2021. hal-03348325

HAL Id: hal-03348325

https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-03348325

Preprint submitted on 18 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comparer pour s'engager :
Madeleine Riffaud et Margarete Buber-Neumann
– Écrits politiques, témoignages de guerre –

Isabelle MONS

IUT de Saint-Denis
Université Sorbonne Paris Nord

Tout sujet soumis à l'oppression affronte chez l'Autre étranger l'adversaire qu'il faut redouter voire combattre. Nombreuses furent les femmes déterminées à mettre leur vie en danger durant les conflits mondiaux du XX^e^ siècle, jusqu'à former, sans le savoir, un ensemble. La communauté des résistantes s'est construite à partir des lois inhérentes au combat de chacune d'entre elles. L'essence de leur engagement a relevé de l'opposition à l'ordre et est devenue un fait social. Peu ont témoigné. Écrire cette résistance a accompagné une démarche individuelle plaçant la création littéraire au cœur d'une dynamique politique. Facteur de survie, l'écriture assurait la garantie d'exister post-mortem si la dernière heure venait à sonner trop tôt. Parmi les résistantes les plus connues, Germaine Tillion[1], ethnologue déportée au camp de Ravensbrück en octobre 1943, reçut furtivement les notes rédigées en secret par la militante communiste allemande Margarete Buber-Neumann (1901-1989) le jour de son départ. Celle-ci lui avait sauvé la vie en la dissimulant au *Revier,* une infirmerie-mouroir, le jour où les SS recherchaient les victimes d'une exécution immédiate. Une amitié s'était alors peu à peu nouée entre les deux femmes, incluant Milena Jesenská, journaliste engagée, traductrice et amie de Franz Kafka. Dans cette lutte pour la dignité humaine, elles furent des femmes obligées de résister à l'innommable.

Les événements tragiques relatifs au régime nazi, aux guerres de colonisation, ont aussi appartenu à ces résistantes. Elles y ont joué un rôle actif et leurs écrits valent la peine d'être réhabilités. Si Germaine Tillion se fit connaître et fut panthéonisée en 2015, nombreuses sont celles qui restent dans l'ombre et pourtant parmi elles, certaines ont, à vie, gardé vif leur instinct de résistance. Leur œuvre a accrédité l'héritage militant d'un conflit à un autre : deux guerres peuvent-elles d'ailleurs être comparées ? L'une peut-elle être moins terrible qu'une autre ? L'œuvre de Madeleine Riffaud (1924-) pose la question. Lorsque Germaine Tillion reçoit un jour de 1965 son ouvrage *Dans les Maquis « Vietcong »*[2], elle félicite l'auteure pour le style réaliste et direct qui retranscrit, écrit-elle, au plus près la vérité des combats[3]. L'enquête sociale, *Les Linges de la nuit*[4], menée ensuite au cœur de la France des années soixante-dix, illustre en filigrane le parcours d'une femme qui a voué sa vie à l'étranger, à ses écarts humains et à ses drames patriotiques : l'Indochine, l'Algérie, le Vietnam. Trente ans plus tôt, en 1944, Madeleine Riffaud s'était engagée à vingt ans dans la lutte armée. Elle aurait pu rencontrer Margarete Buber-Neumann à Ravensbrück mais elle échappa de justesse à ce no man's land.

[1] *Fragments de vie*, Paris, Seuil, 2009, p. 216-217.
[2] Paris, Julliard, 1965.
[3] Lettre de Germaine Tillion à Madeleine Riffaud le 7 octobre 1965 (Archives Madeleine Riffaud)
[4] Paris, Julliard, 1974, rééd. Michel Lafon, 2021.

Le camp fut le lieu de croisement des femmes qui sont entrées, malgré elles, dans l'Histoire et ont porté haut la parole de millions d'anonymes. Germaine Tillion reste dans la mémoire collective de notre pays, mais Madeleine Riffaud et Margarete Buber-Neumann laissent des écrits aujourd'hui méconnus[5], qui illustrent autant la communauté des résistants, des déportés, les millions de femmes et d'hommes victimes de la guerre, que la place du sujet individuel dans l'Histoire. L'élaboration de cette pensée rétrospective sur une expérience vécue collectivement s'inscrit dans le récit de soi sur soi, à résonnance autobiographique[6], formant un « récit de vie » entendu par Philippe Lejeune comme le récit articulé à partir de chaque outil textuel – notes, fragments, récits fictifs –, bâtissant le canevas de l'œuvre finale[7]. Margarete Buber-Neumann a tout d'abord hésité à se livrer, tout comme le fit Madeleine Riffaud dans ses essais journalistiques et dans ses nouvelles étroitement inspirées du réel. Ces écrits dépassent de nombreux clivages, historiques d'abord dans la mesure où l'engagement, qui durant la Seconde Guerre mondiale interroge sur les modalités de la résistance à l'occupant nazi, ouvre sur le large champ de la résistance à toute forme de totalitarisme ; ce clivage est également identitaire puisque le langage du combat est universel, qu'importe le masculin ou le féminin, au nom de la liberté.

Dans l'histoire des femmes, Margarete Buber-Neumann reste celle qui a jeté un regard duel sur le totalitarisme soviétique puis, à l'instar de Primo Levi ou d'Elie Wiesel, sur le régime nazi ; Madeleine Riffaud est reconnue comme l'une des rares femmes à avoir témoigné sur les femmes engagées dans la lutte armée, puis à avoir parcouru le monde comme correspondante de guerre. Sans porter préjudice à l'affirmation du féminin, leur discours se porte prioritairement sur l'action politique d'un pays. À travers ce témoignage littéraire, journalistique, politique, historique, elles livrent un peu d'elles-mêmes. Le récit de soi illustre alors la mémoire collective de deux pays, l'Allemagne et la France, mais également celle des autres peuples au sein desquels elles retrouvent leurs propres souffrances passées, tellement vives encore. L'écriture a surgi de leur combat pour la survie post-traumatique mais elle apparaît comme une nécessité immédiate, un symptôme prégnant de la pulsion d'écrire lorsque Madeleine Riffaud, au cœur même du reportage, à même le sol, tend le micro aux paysannes-soldats du Vietcong ou sur les routes d'Hanoï bombardée, note en sténo un paysage de désolation. Comment survivre si ce n'est en renouvelant constamment le « besoin » d'une autre guerre, si ce n'est en ayant le sentiment de vivre un moment unique dont il faut garder la trace ? Le mouvement qui conduit l'écrivain vers son œuvre en montre aussi l'absence de finitude[8]. Mais au centre de l'enjeu littéraire, la question de leur témoignage sous-tend celle de la transmission : confrontées à l'affront totalitaire du régime nazi, elles sentiront, durant toute leur vie, les réminiscences de cet épisode.

Ces deux écrivaines conduisent la comparaison dans le cadre d'une intertextualité explicite et surtout en fonction de leur patrimoine traumatique. Ce qui est implicite, pour ne pas dire inconscient, est l'origine de ce retour à soi qui nous interrogera sur les sources pulsionnelles

[5] L'autobiographie de Margarete Buber-Neumann, *Von Potsdam nach Moskau (1957),* ne connaît pas de traduction française, tandis que l'œuvre de Madeleine Riffaud, pour la majorité des textes qui la constituent, se partage entre pages inédites et titres épuisés.
[6] Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique (1975),* Paris, Seuil, Essais, 1996.
[7] Philippe Lejeune, *Moi aussi,* Paris, Seuil, 1986, p. 17.
[8] Maurice Blanchot, *Le Livre à venir,* Paris, Gallimard, 1959, p. 242 et suiv.

de leur création. L'espace lacunaire laissé par la mémoire est comblé par chaque mot griffonné dans un carnet. L'intérêt de soi n'est pas central, et paradoxalement, c'est à travers le prisme autobiographique qu'émerge la valeur politique des récits personnels et historiques de Margarete Buber-Neumann, de la production lyrique, narrative et journalistique de Madeleine Riffaud. Si *« l'engagement politique n'épuise jamais l'identité des individus »*[9] selon Tzvetan Todorov, nous souhaitons examiner le récit de vie comme un impératif autorisant la mise en miroir d'une expérience personnelle avec *« les éléments étrangers »* grâce auxquels *« le texte n'est pas toujours pur »*[10]. Quels sont ces éléments tandis que les œuvres sont l'espace d'une comparaison inattendue entre deux pouvoirs, russe et allemand chez Margarete Buber-Neumann, français et allemand, algérien ou vietnamien chez Madeleine Riffaud ? Elles sont portées vers une altérité différente, qu'elles l'apprécient ou la rejettent, pour conduire une réflexion sur une double trajectoire qui irrémédiablement les ramène à leur propre expérience des années passées sous le nazisme. La désillusion face aux dérives du communisme innerve tous les textes de Margarete Buber-Neumann tandis que Madeleine Riffaud, si elle resta longtemps convaincue du pouvoir des partis d'opposition, estampille sa réflexion de la souffrance laissée par la torture. Les mouvances de leur écriture semblent lutter contre le tragique de leur existence dont elles savent la finitude.

Une œuvre en écho au tragique

Leurs parcours biographiques présentent d'étonnants parallèles. Toutes deux sont habitées par une foi en la justice du monde dont l'ordre est, entre les deux guerres, plus que chancelant.

La succession des épreuves – presque deux ans dans un goulag du Kazakhstan et cinq ans à Ravensbrück – fait de la jeune Margarete une héroïne bien malgré elle. Son nom porte en lui un double choix de vie, par son mariage en 1922 avec le fils du philosophe Martin Buber, par des convictions plus politiques ensuite alors qu'elle rejoint en 1929, au prix d'une séparation avec ses deux filles, Heinz Neumann, un des membres principaux du parti communiste allemand. Leur union secrète marque son aspiration à de nobles idéaux voulus par le parti parmi lesquels l'URSS serait le pays du progrès, assouvissant l'indéniable besoin de liberté des individus.

Lorsque Margarete Buber-Neumann est « courrier » pour le compte de la Section du Komintern vouée aux liaisons internationales, elle s'expose aux dangers de la médiation secrète. Un important réseau d'agents parcourt en effet le monde pour servir de relais entre Moscou et les sections communistes européennes, asiatiques, nord- et sud-américaines[11]. Heinz Neumann est arrêté dans la nuit du 26 au 27 avril 1937, accusé de trahison envers la ligne fixée par Staline. La rencontre des deux hommes en 1932 avait pourtant concrétisé l'espoir de voir en l'URSS un refuge face à la montée des extrêmes en Allemagne. Si sa compagne a cru un instant que le

[9] *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle.* Paris, Robert Laffont, Livre de Poche, Biblio Essais, 2000, p. 163.

[10] Pierre Brunel, *Précis de littérature comparée*, PUF, 1989, p. 29.

[11] *Kriegs-Schauplätze der Weltrevolution. Ein Bericht aus der Praxis der Komintern.* Stuttgart, Seewald, *1967.* Trad. d'Hervé Savon. *La révolution mondiale. L'histoire du Komintern (1919-1943) racontée par l'un de ses principaux témoins.* Paris, Casterman, 1971. L'ouvrage retrace les étapes du communisme du XX^{e} siècle, ses ambitions ainsi que la désillusion de ses plus fidèles engagés. L'expérience personnelle prend le pas sur le récit qu'on voudrait plus objectif.

pacte germano-soviétique de 1938 sauverait l'Allemagne du pire, elle ne reconnaît pas ce qui a fondé les convictions de sa jeunesse. Son vœu de voir plus de justice et de respect en l'humanité s'amenuise lorsque la Gestapo l'envoie dans le camp de Ravensbrück le 2 août 1940 pour haute trahison et atteinte à la sûreté de l'État.

En France, une autre force de résistance à l'occupant nazi, que l'Histoire est bien obligée de reconnaître comme l'une des plus efficaces sur le terrain, alors que depuis Londres, le Général De Gaulle dicte ses objectifs, entre en action en 1941 : les Forces Françaises de l'intérieur (FFI). L'une des compagnies, les Francs-Tireurs Partisans (FTP) a, à sa tête, une jeune femme, arrivée de la Somme. Madeleine Riffaud a d'abord franchi tous les obstacles posés par l'occupation nazie dans la France de l'année 1940. L'exode sous les bombardements, l'arrivée à Paris puis l'entrée dans la lutte armée sont le prélude à son engagement, comme journaliste, pour la presse des forces politiques de gauche dans la France de l'après-guerre. Le grand reportage la conduit en Algérie, puis au Vietnam avant son retour définitif dans la France des Trente Glorieuses.

À deux occasions, Margarete Buber-Neumann et Madeleine Riffaud auraient pu se rencontrer. D'abord au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück : tandis que la première en livre un témoignage édifiant dans son récit autobiographique *Déportée à Ravensbrück*[12], la seconde parvient en gare de Pantin, à Paris, à s'échapper du train qui devait l'y conduire le 15 août 1944. Elle poursuit alors son action dans la Résistance communiste[13]. La deuxième rencontre aurait pu avoir lieu à Berlin. Mais une année sépare la venue de chacune. La militante allemande est, du côté occidental, en juin 1950 au Congrès pour la liberté individuelle : écrivains, universitaires, journalistes se réunissent pour manifester contre toute forme de totalitarisme et de fascisme. Du 5 au 19 août 1951, la jeune journaliste française part à Berlin-Est, où se réunit le Festival International de la Jeunesse pour la Paix. Le but est alors de mettre en lumière les actions menées par la jeunesse, alors que depuis le déclenchement de la guerre en Corée en juin 1950, un nouveau conflit est à craindre.

De chaque côté de la frontière, chacune défend sa foi en une Europe pacifique. Le Russe libérateur reste à l'Est l'incarnation de la fraternité entre les peuples alors qu'en Occident, Margarete Buber-Neumann ne peut oublier que l'univers concentrationnaire soviétique et nazi avait les mêmes résonnances.

Ravensbrück

« Le grand problème des anciens déportés a été et reste encore la survie. On n'est jamais tout à fait libéré des camps nazis. (…) Replonger dans les souvenirs de ce temps-là, c'est retourner aux enfers. C'est aussi livrer de soi le plus intime avec la quasi-certitude de ne pas trouver les mots qu'il faudrait. [14]» Madeleine Riffaud, survivante à la torture, semble traduire ici les craintes de Margarete Buber-Neumann qui, vingt ans plus tôt, s'attela, non sans hésitation, à la rédaction de son autobiographie : la comparaison de deux systèmes

[12] Margarete Buber-Neumann, *Als Gefangene bei Stalin und Hitler (1948),* Seewald, 1985. Traduit par Alain Brossat, *Déportée à Ravensbrück. Prisonnière de Staline et d'Hitler 2,* Paris, Seuil, 1988.
[13] Co-écrit avec Gilles Plazy, *On l'appelait Rainer*, Paris, Julliard, 1994.
[14] Madeleine Riffaud, « Etre un ''futur combattant'' », *L'Humanité,* 1964, *in : De votre envoyée spéciale*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1964, p. 27.

concentrationnaires, soviétique puis nazi, conditionne le récit d'une trajectoire individuelle au sein de l'expérience collective. Il lui a fallu trouver le langage de l'horreur, de la solidarité entre condamnés aussi. Elle s'est toujours défendue d'être une théoricienne faisant après-coup la propagande d'un système, plus qu'un autre, défendant ses erreurs, légitimant ses excès au nom d'un idéal politique, pour charger au contraire l'autre régime. Pourtant son récit personnel devient bien un essai : ses textes portent une réflexion théorique sur les manipulations sans précédent des tortionnaires qui poussent leurs victimes à la confession d'un nom, d'un réseau. La trame narrative rassemble autour de l'axe majeur – la déportation – tous les acteurs que fréquente Margarete Buber Neumann depuis son arrestation pour « déviationnisme » le 19 juin 1938 par la police politique soviétique (NKVD). Après six mois passés en détention préventive à Moscou, accusée de trahir le régime stalinien, elle reste plus d'un an dans le camp de Karaganda au Kazakhstan. Le 8 février 1940, les Soviétiques la livrent à la Gestapo qui la destine au camp de Ravensbrück. Dans ce tableau mémoriel de l'univers carcéral, elle souligne les points de contact entre les deux systèmes concentrationnaires.

Chaque camp opère une sélection drastique de la population : tous les opposants au régime stalinien y sont contenus tandis que Ravensbrück, en plus d'enfermer les ennemis du régime nazi, persécute les juifs et tous ceux qui ne sont pas conformes aux codes aryens. Margarete Buber-Neumann insiste sur la pénibilité du travail accompli à l'intérieur du camp soviétique : plus le travail était insuffisant, plus le prisonnier était affamé jusqu'à épuisement. Non sans surprise, le lecteur apprend que, par opposition, dans les camps nazis connus pour leur organisation spartiate, l'ordre régnait et qu'au départ, chacun pouvait manger un tant soit peu. Mais le côté lisse des nazis, opposé au désordre de la famine soviétique, ne cache pas que l'issue des deux camps était semblable : tandis que les Soviétiques réduisaient les êtres à un esclavage fatal, servant l'économie du pays, les nazis visaient, à des fins idéologiques, l'extermination d'individus perçus comme inférieurs et ne méritant pas de vivre. Un seul mot d'ordre rallie l'expérience de ces deux camps : la terreur. En raison des luttes internes auxquelles les prisonniers se livraient, Margarete Buber-Neumann fut accusée de trotskisme par ses partenaires communistes et redoubla de vigilance.

En avril 1945 à l'approche de l'Armée rouge, la direction du camp décide de libérer un grand nombre de prisonniers. Après sept ans de prison et de camps, Margarete rejoint la ferme de son grand-père, fuyant dans une Allemagne dévastée, avec la peur d'être capturée autant par le soldat nazi que par le Russe. Toute arrestation signait sa condamnation mais au moins l'eut-elle vécue dans un élan de liberté, comme l'écrivit Madeleine Riffaud, « *hors des murs, une mort digne d'hommes et de partisans*[15] ».

La lutte de Madeleine Riffaud aux côtés des résistants ne se démentira pas, au profit d'une vaste entreprise de combats : combattre fut le symptôme paradoxal de sa survie qu'elle assouvit sur les terrains les plus meurtriers, en s'engageant en faveur des peuples démunis par les guerres. L'on pourrait s'avancer à dire que Madeleine Riffaud relaye l'engagement communiste de son homologue allemande non pour le contrarier, mais pour en montrer son extension dans le monde : le discours de la résistance ouvre sur d'autres élans de liberté

[15] « On s'est battu contre la mort » *(1947) France d'abord*, 1947, p. 28.

auxquels la France ne participe pas, ni en Algérie, ni au Vietnam. Chacune a une relation ambigüe avec la mémoire de son pays, l'une avec l'Allemagne, l'autre avec la France, mais toutes deux ont par leurs écrits voulu porter préjudice à toute forme de totalitarisme.

La Rue des Saussaies

Marquée à vie par la barbarie subie en juillet 1944 au siège de la Gestapo, Madeleine Riffaud en fait le récit dans un premier article « 11 rue des Saussaies »[16] qui pose les bases d'une œuvre autobiographique. Un « je ne sais rien » anaphorique ponctue le récit des tortures subies à coups de nerf de bœuf par la jeune fille en sang. Entre fiction vraie et récit autobiographique, elle abandonne le « nous » du collectif résistant pour parler en son nom. Les années d'après-guerre occupèrent Madeleine Riffaud au développement d'un style littéraire largement encouragé par Paul Eluard. Elle est en effet plus qu'une « poétesse de la résistance ». Elle choisit la voie du journalisme à *Ce soir,* puis aux *Lettres françaises* sous la protection de Louis Aragon à partir de 1946.

Les conflits se répondent entre eux : aux traumatismes de l'occupation nazie répondent les interventions de la France dans le Vietnam de 1951. 1944 : la torture subie par Jean-Pierre Mulotte, dix-sept ans, précède celle de la jeune résistante qui s'obstine à ne pas livrer le nom de son réseau. Quelques années après, dans la Province du Hung-Yen**,** le jeune Nguyen Quoc An doit dans une composition comparer les gouvernements d'Hô Chi Minh, père de la Révolution, et de Bao Daï : « *C'est cette année, c'est en notre nom que des policiers de nationalité française et parlant notre langue, ont torturé le lycéen vietnamien jusqu'à le tuer, puis ont jeté au fil de l'eau son petit corps décapité…*[17] », commente Madeleine Riffaud. Le jeune An avait commis, d'après eux, l'erreur de soutenir l'«Oncle Hô » et non l'empereur : *« Au Vietnam, chaque jour, chaque nuit, la mort, la torture parlent donc notre langue ?* [18]», se rappelle-t-elle encore. Les paradoxes de l'Histoire font que les accusés d'autrefois quittent parfois le banc du tribunal : « *Les premières nuits, à Berlin, le son des voix allemandes, sous ma fenêtre ouverte, m'éveillait en sursaut. Je m'endormais et revivais le même cauchemar. (…) Il me fallut quelques jours pour m'habituer à entendre la langue des fascistes assassins de Jean-Pierre dans la bouche d'un peuple ami, en lutte pour la paix.*[19] »

Le désir de réparation de l'Allemagne mettra du temps. Dans l'ex-Allemagne de l'Est, Madeleine Riffaud voit les manifestations de la fraternité entre les peuples. Plus long encore, certainement impossible, sera l'oubli. Dans *Les Baguettes de Jade,* livre écrit à quatre mains avec le poète Nguyen Dinh Thi, elle développe de troublantes pages sur les « Oradour de bambous » : le récit du village martyr illustre les exactions commises dans les provinces vietnamiennes aux heures de la présence française en Indochine[20]. Les noms de Jean Moulin, de Guy Môquet parcourent le récit de la guerre vue depuis Berlin. Une entrée soudaine dans l'intimité de l'auteure ramène aussitôt le lecteur à l'enjeu politique tandis que sa propre fille « joue à la guerre », loin du petit pionnier d'Ho Chi Minh caché dans une forêt couverte de napalm. Le cessez-le-feu a été prononcé en Europe. Trois noms de fleuves rappellent alors que

[16] *Le magazine de France,* Numéro spécial « Crimes nazis », juin 1945.
[17] *Les Baguettes de Jade (1953),* Paris, Les Éditeurs Français réunis, 1953, p. 42 et 44.
[18] *Ibid.,* p. 45.
[19] *Ibid.,* p. 42 et 45.
[20] *Ibid.,* chapitre VII, p. 34-39.

la paix est fragile : *« regardant sans les voir les eaux de la Sprée, il nous semblait que le Fleuve Rouge et la Seine s'étaient rencontrés, unissant dans un même espoir le souvenir d'août 1944 et des jours brûlants d'Hanoï délivrée.*[21] *»* Mais la guerre du Vietnam est loin d'être terminée. Les forces françaises puis américaines mettent à mal le gouvernement d'Hô Chi Minh. En 1967, Margarete Buber-Neumann s'interroge sur l'étendue du conflit et ne veut pas croire à la répétition de la domination mondiale du pouvoir communiste : *« Les champs de bataille de la révolution mondiale ne sont-ils plus qu'un cauchemar appartenant au passé ? La guerre du Vietnam n'est-elle qu'un conflit local ?*[22] *»* Pour la résistante française, ces crimes, même locaux, réactivent le souvenir des années quarante et le danger persiste.

La poursuite d'un combat en annonce un autre. Correspondante pour les journaux *La Vie Ouvrière* et *L'Humanité* dès le début des années 1950, Madeleine Riffaud couvre toute la guerre d'Algérie sous ses aspects les plus meurtriers. Les conflits sont mouvants, et d'Alger à Paris, elle assiste à l'évolution de la position française. Lorsque fut censuré *La Gangrène* de Bachir Boumaza, *« le récit hallucinant, écrit par cinq étudiants algériens, des jours d'enfer qu'ils disent avoir vécus au siège de la D.S.T, rue des Saussaies. A Paris, cet hiver même… Sous la V^e^ République. (…) On nous a traînés, jadis par ces mêmes escaliers intérieurs. (…) Mais nos tortionnaires, alors, parlaient allemand.* [23]*»* Les événements de la Rue des Saussaies laissent en effet une marque indélébile. L'impossible refoulement des traumatismes passés conditionnent l'écriture journalistique. L'emprise de la mémoire brisée sur l'écriture au présent empêche la chroniqueuse de s'en tenir aux faits. Elle ne peut faire autrement que convoquer les pouvoirs politiques de stopper les crimes de la colonisation. Diariste et témoin, Madeleine Riffaud, fait preuve d'empathie et soulève cette quête de vérité.

La victoire personnelle sur l'épreuve de l'enfermement pour Margarete Buber-Neumann est similaire à l'endurance dont a fait preuve Madeleine Riffaud en subissant les séances de torture menées par la Gestapo. Il s'agit, pour elles, à deux époques distinctes de leur vie, d'engager leur écriture sur le chemin de la comparaison politique en sachant que leur expérience personnelle innerve les faits et inversement. Leur discours s'inscrit dans une dimension phylogénétique où seules en apparence, elles ont livré un combat symptomatique de la souffrance collective. Le groupe conditionne l'essence même de l'engagement et prédétermine l'écriture. Faut-il combattre pour créer ou créer pour avoir conscience de l'action ? Dans leur œuvre de résistance, aucune n'a pensé ni même voulu appartenir à une communauté, celle des résistants à toute forme de barbarie. Entre parenté et dissensions, l'engagement au service de la patrie n'empêche pas la revendication individuelle. Aussi, la lecture en miroir de leurs récits personnels les place successivement au cœur d'une dynamique de l'échange. Articles de presse, poésie, journaux forment l'espace d'une écriture immédiate, transmettant au lecteur le panorama d'une époque bouleversée par les conflits.

Féminin *versus* universel

Le sens de la révolte au féminin apparaît, dans l'œuvre de chaque résistante, étroitement lié aux partenaires masculins sans lesquels la résistance n'aurait naturellement pas pu

[21] *Ibid.,* p. 162.
[22] *La Révolution mondiale, op. cit.,* p. 399.
[23] *De votre envoyée spéciale, op. cit.,* p. 192-193.

s'organiser. Sans pour autant oublier la solidarité ou l'hostilité des compagnes de l'univers concentrationnaire, Margarete Buber-Neumann a porté loin une parole universelle de défense contre les crimes de l'humanité. En 1949, elle apportera son témoignage lors du procès contre les *Lettres Françaises*[24] mais elle ressent fortement la suspicion de ceux qui l'accusent d'affabulation. Comment aurait-elle pu prévoir la dangerosité, pour elle, d'avoir rendu public pareil témoignage ? Dans son souci de comparer les totalitarismes, elle s'engage dans un projet autobiographique forcément mêlé à l'histoire collective mais « *l'histoire des êtres et celle des sociétés, régimes et pays sont rarement coordonnées* [25]» rappelle T. Todorov. Le fond intime de l'expérience collective sous-tend l'action de chaque membre, lequel ne peut faire abstraction du groupe auquel il appartient, malgré les désaccords. L'écriture s'est déroulée loin des convictions premières voulues par sa foi dans le communisme. Mais peut-on hiérarchiser le pire ? Margarete Buber-Neumann perdit la garantie de sa protection lors de la parution en suédois[26] en 1948 de son premier ouvrage, *Prisonnière de Staline et Hitler 1938-1945.* La France attendra 1988, soit quarante ans, pour lire *Déportée à Ravensbrück* en français. Tandis que les deux livres, à des fins éditoriales, n'auraient jamais dû être scindés, les deux récits de la déportation forment un ensemble qui, lu aujourd'hui, sert le devoir de mémoire, comme tous les témoignages que Madeleine Riffaud a livrés à partir de 1994 aux publics avides de savoir où elle avait puisé la force de survivre à la torture et aux attentats. En faisant le récit de leur résistance, toutes deux situent l'affirmation identitaire de la femme dans un contexte politique, en la liant à l'insoumission, à la douleur, à l'espoir aussi. Jamais leurs textes ne mettent au jour une revendication féministe, mais en touchant à la question de l'humain, elles sont de ferventes avocates du féminin qui font du masculin un possible allié.

Le « Je » est un acteur au service du fait social tout en relevant l'expression de sa propre individualité. Si la création est l'expression du rapport au monde, chaque femme écrivain fait émerger ce « je » énonciateur dans le groupe sans abolir son identité. Comment expliquer alors chez Madeleine Riffaud, la présence récurrente du masculin pour se nommer, à commencer par son nom de résistante, Rainer, en hommage au poète Rilke ? Le regard qu'elle jette sur les paysages en guerre et les hommes douloureux renvoie inévitablement à la perception sensible d'une femme qui entretient une relation virile avec le réel : *« Je suis un marcheur solitaire, entré innocemment dans une forêt. Je n'ai que la ressource d'avancer, ayant oublié le sentier du retour.*[27]» Le récit de soi, lorsqu'il relève de la création de femmes en guerre, dépend étroitement de l'autre partie avec laquelle elle se compare. Leur souffrance intime renvoie inévitablement à la tragédie collective. Chez Madeleine Riffaud, de nombreuses allusions à la résistance menée en 1944 innervent le récit des expéditions menées en Algérie. Telle un ricochet, la guerre du Vietnam s'impose aussi à sa vaste enquête sur le monde hospitalier. Par exemple, à l'occasion des soins prodigués à un homme amputé, l'infirmière Jacqueline s'interroge sur la dextérité de Madeleine-Marthe qui lui répond : *« Haiphong, avril 1972, si je pouvais te raconter. Ce jour des « B52 », parmi d'autres jours. Dans la cour de l'hôpital*

[24] David Rousset, ancien déporté et député, soutient Victor Kravtchenko à l'occasion de la sortie en 1947 de son livre *J'ai choisi la liberté* qui dénonce le système soviétique, et il témoigne lors du procès intenté contre l'hebdomadaire *Les Lettres françaises,* journal littéraire proche du PCF.
[25] Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 163.
[26] Elle avait été accueillie par le richissime Olof Aschberg qui avait gardé contact avec des sympathisants communistes.
[27] *Les linges de la nuit, op. cit.*, p. 172.

bombardé, j'avais lavé mes pieds pleins de sang à la fontaine.[28] *»* En choisissant l'écriture diaristique, *Les Linges de la nuit* sont le roman que Madeleine Riffaud n'a jamais écrit. Elle s'en défend presque : *« Si j'écrivais un roman, j'aurais déjà fait entrer les personnages, je leur aurais donné la vie. »*[29] Elle semble oublier qu'elle est son propre personnage. Les notices autobiographiques sont parsemées au cours d'un récit quotidien qui aurait pu rester un discours factuel, le résultat d'une enquête. Sauf que le style de Madeleine Riffaud est à part. En elle se cache en permanence la poétesse que Paul Eluard, son ami, avait tant estimée. Son discours contient des procédés propres au roman, tels que la multiplicité des personnages, les combinaisons narratives jonglant entre le registre descriptif illustrant, par clichés, la vie des patients et le pathétique d'un souvenir ravivé : *« J'entends la source de l'Asie lointaine. (…) J'ai mal au Vietnam »*[30]. L'idéologie, si elle a conduit à l'échec d'une nation, semble connaître une issue dans son transfert sur la vie personnelle de la journaliste.

En effet, la démarche autobiographique vient soutenir l'engagement politique. Margarete Buber-Neumann se reconnaît comme un membre actif dans l'histoire du communisme alors qu'elle s'avouait n'être qu'accessoire au destin de Heinz Neumann. Elle s'entend d'abord comme sujet historique, affrontant, tout en les subissant, les événements liés à l'évolution du parti communiste allemand. Dans *La Révolution mondiale*, le récit sur soi se met en retrait pour faire de l'éclairage politique l'élément d'interprétation central du parcours personnel. L'avertissement au lecteur est clair : « *Mes précédents livres étaient axés essentiellement sur ce que j'ai moi-même vécu et expérimenté. En revanche, dans le présent ouvrage le récit débordera largement le cadre de l'autobiographie. Celle-ci n'apparaîtra qu'occasionnellement et simplement pour illustrer l'événement, pour essayer d'en rendre exactement sensibles les effets sur un individu humain.* [31]*»* Le lecteur est invité à parcourir les différentes étapes de la constitution du *Komintern*. Si l'on envisage la comparaison de la culture soviétique et de la culture allemande, de l'expérience collective et de son implication dans le discours sur soi, l'on considère alors que l'écriture des femmes peut renfermer un discours universel sur les genres sans creuser la différence des sexes. C'est un comparatisme qui n'exclut pas le masculin. Au contraire, il en recherche le partenariat, ou la confrontation : il en serait la passerelle. À partir de leur traumatisme personnel sous le régime nazi, nos deux auteures analysent ses résurgences dans l'histoire générale. Ainsi le récit sur soi s'auto-engendre quand son sujet est l'acteur direct au sein du collectif. La thèse de l'ego-histoire vacille au profit de la re-création de soi : les deux résistantes rassemblent leurs souvenirs pour mettre en récit la trace consciente de leur passé.

De plus, si le discours comparatiste libère des pensées dogmatiques en franchissant les frontières de l'Ailleurs, il peut aussi renvoyer à notre part d'ombre. Les « mois-partiels »[32] mis en œuvre dans la création sont convoqués au rendez-vous de l'intimité de l'écrivain : ici le féminin ne fonde pas nécessairement la comparaison menée par les résistantes, victimes et survivantes. Pourtant il en souligne les lignes de force. Leur regard duel renvoie au cadrage de

[28] *Ibid.*, p. 18.
[29] *Ibid.*, p. 28.
[30] *Ibid.*, p. 57 et 63.
[31] Trad. de l'allemand par Hervé Savon, *op. cit.*, p. 7.
[32] Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*, t. 7 (1906-1909), Francfort/Main, S. Fischer, 1976, p. 213-223. Traduit par Bertrand Féron, *L'inquiétante étrangeté, et autres essais,* Paris, Gallimard, Coll. « Folio Essais », 1985, p. 29-46.

leur identité d'auteures, elles ne peuvent d'ailleurs pas résister à la force du souvenir personnel. Elles disparaissent derrière le besoin inévitable de consigner l'irréparable : l'œuvre à venir devient un espace d'accomplissement de leur potentiel créateur. Tout écrivain porte en lui cet imaginaire de la création, cette sensibilité qui le rend perméable au monde. Partons du principe qu'écrire sa vie, c'est disparaître derrière la pulsion d'écrire. Ainsi, dans un élan inconscient de retourner en permanence aux traumatismes vécus sous le nazisme comme point de comparaison de tout événement futur, pourrait-on redéfinir le moi inconscient autrement qu'à partir du clivage défini par Freud ? Si la comparaison renvoie à soi, elle transmet aussi, en partage, le socle identitaire de nouvelles valeurs pacifiques : les souffrances vécues par Margarete, Madeleine, et tant d'autres héroïnes anonymes durant la Seconde guerre, sont, en étant comparées à la souffrance d'autrui, le tremplin à une renaissance.

La comparaison s'appuie finalement sur une démarche autoréflexive située dans l'histoire collective et trouve ses ressources dans cet effet de miroir : nos deux auteures sont des sujets actifs au sein de leur temps, une histoire troublée, dont les événements adhèrent étroitement à leurs propres traumatismes. La part féminine de leur témoignage ne détermine pas cette comparaison dans la mesure où dans un cadre mettant en abyme leur histoire personnelle et celle du collectif auquel elles appartiennent – la résistance à l'oppression –, leur témoignage sert une cause unanime : la défense de leur pays, la liberté de l'opprimé. Pourtant en touchant à la question de l'humain, elles sont, malgré elles, de ferventes avocates du féminin lequel, en renvoyant à un langage universel, ne se revendique pas dans l'opposition au masculin. De plus, cette comparaison est un moyen de penser la transmission. En étant dépositaire d'une expérience historique, leur écriture en est aussi la médiation. Margarete Buber-Neumann s'est sentie obligée d'écrire *Prisonnière de Staline et d'Hitler* en hommage à Milena Jesenská avec qui elle avait projeté d'écrire à quatre mains *L'Âge des camps de concentration.* Quand la transmission passe par la dénonciation, le courage est au rendez-vous. À la mort de Milena le 17 mai 1944, sa compagne de détention n'oublia pas son devoir. À l'issue de son autobiographie aussi, elle laisse au lecteur l'initiative d'avoir une réflexion autonome[33] tandis que Madeleine Riffaud achève *Les baguettes de Jade* en prenant son lecteur à témoin pour lui rappeler que *« ceci n'est pas un roman.*[34] *»* Leurs récits de vie se doublent du souci de « renaître à soi » interrogeant en même temps sur la relation établie avec l'altérité en guerre et sur les ressources de leur mémoire.

Conclusion

Margarete Buber-Neumann n'assistera pas à la chute du bloc de l'Est. Elle meurt le 6 novembre 1989. Quant à Madeleine Riffaud, elle se déclare être toujours « un combattant » devant les affres du temps qui passe, à l'écoute de notre siècle qui gronde des résurgences des injustices passées. Leur création autobiographique, ici jumelée, nous immerge dans l'Histoire mondiale des totalitarismes opposés aux forces de libération et montre qu'en exerçant le devoir de mémoire, les femmes y ont joué un rôle majeur. En effet le comparatisme, s'il est « au féminin », orchestre et fédère un savoir-faire inconnu qui peut conduire à une « re-création de

[33] *Von Potsdam nach Moskau. Stationen eines Irrweges (1957),* Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, p. 463 : *« Die Schlussfolgerungen darauszuziehen, muss dem Leser überlassen bleiben. »*
[34] *Les Baguettes de Jade, op. cit.,* p. 174.

soi ». Les écrits personnels de ces deux auteures opèrent l'entrecroisement implicite de discours sur soi pour mieux consolider la teneur du témoignage et de ce fait, l'unité du groupe.

Les deux résistantes n'ont pas eu conscience de l'importance de pareils écrits. Madeleine Riffaud refuse de voir tout acte héroïque dans la résistance qu'elle a opposée à l'occupant nazi, dans les témoignages qu'elle en a laissés tout au long de son œuvre. Pourtant le traumatisme d'origine s'avère être le socle de comparaison de tout ce qui lui est arrivé ensuite, que ce fût dans la jungle nord-vietnamienne ou sur les routes de l'Algérie en guerre ; quant à Margarete Buber-Neumann, la transcription fidèle de sa vie dans les camps soviétiques et nazis ne contient pas de réflexion critique ni philosophique. Les deux résistantes ont eu le souci de transmettre en toute fidélité la vérité des actes subis et témoigné ainsi de l'imbrication immédiate de la souffrance collective et de leur tragédie personnelle. Ainsi l'œuvre de chacune s'avère être le renouvellement des fragments de vie qui relancent en permanence la quête de son achèvement.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

BUBER-NEUMANN Margarete

- *Kriegs-Schauplätze der Weltrevolution. Ein Bericht aus der Praxis der Komintern.* Stuttgart, Seewald, *1967.* Trad. d'Hervé Savon, *La révolution mondiale. L'histoire du Komintern (1919-1943) racontée par l'un de ses principaux témoins.* Paris, Casterman, 1971.

- *Als Gefangene bei Stalin und Hitler (1948),* Seewald, 1985. Traduit par Alain Brossat, *Déportée en Sibérie. Prisonnière de Staline et Hitler 1,* Paris, Seuil, 2004
  Déportée à Ravensbrück. Prisonnière de Staline et d'Hitler 2, Paris, Seuil, 1988.

- *Von Potsdam nach Moskau. Stationen eines Irrweges (1957),* Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt.

RIFFAUD Madeleine

- *Les baguettes de Jade,* Paris, Les Éditeurs français réunis, 1953.
- *De votre envoyée spéciale,* Paris, Les Éditeurs français réunis, 1964.
- *Dans les Maquis «Vietcong »,* Paris, Julliard, 1965.
- *Au Nord-Vietnam. Ecrit sous les bombes,* Paris, Julliard, 1967.
- *Cheval rouge. Poèmes 1939-1972,* Paris, Les Éditeurs français réunis, 1973.
- *Les Linges de la nuit,* Paris, Julliard, 1974, rééd. Michel Lafon 2021.
- *On l'appelait Rainer,* co-écrit avec Gilles Plazy Paris, Julliard, 1994.

Autobiographie, témoignages, études

LABORIE Pierre, *Le chagrin et le venin. Occupation. Résistance. Idées reçues (2011),* Gallimard, Folio Essais, 2014.

LEJEUNE Philippe,

- *Moi aussi,* Paris, Seuil, 1986.
- *Le pacte autobiographique (1975),* Paris, Seuil, Essais, 1996.

MONS Isabelle, *Madeleine Riffaud, l'esprit de résistance,* Paris, Payot, 2019.

TILLION Germaine, *Fragments de vie,* Paris, Seuil, 2009.

TODOROV Tzvetan, *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle.* Paris, Robert Laffont, Livre de Poche, Biblio Essais, 2000, p. 163.